

Chapitre 23 : Mon fils Aboubekeur I (1974 – 1975 : 37 – 38 ans)

Evénement heureux : Docteur Ehram Hans

Au début des années 70, Aoulef a eu un événement heureux. Un médecin suisse Ehram Hans, d'un esprit angélique a pris une décision honorable. Il est venu s'installer à Aoulef pour être au service des habitants déshérités. Il avait été motivé lors de son retour des pays sud Sahara via cette ville. Un des membres de sa famille était devenu mal à l'aise, il avait eu besoin de passer à l'hôpital. Il avait remarqué qu'il n'y avait pas de médecin. Il avait eu une idée dans la tête d'y revenir dans un proche avenir pour assurer le noble service de médecin au profit de l'humanité. Au cours du chemin de son retour à Aoulef, il a trouvé un enfant sévèrement handicapé physiquement à Ghardaïa. Avec consentement de sa famille, il l'a accompagné et s'est occupé de ses soins. Le petit Moustache, pourvu d'une étincelle d'intelligence a été finalement adopté par cette noble famille. Pendant deux ans de sa résidence à Aoulef, il l'a fait scolariser dans mon établissement. A chaque retour en Suisse en vacances, il a amené l'enfant pour voir sa famille en passage de voyage. Le petit vivait dans le bonheur total. Après son retour définitif en Suisse, le médecin continuait de s'occuper de la scolarisation de cet enfant. Le Moustache a pris la nationalité Suisse. Il assure maintenant le poste d'un cadre dans une grande société.

Ce médecin est intervenu auprès des associations humanitaires en Suisse pour alimenter l'hôpital d'Aoulef en médicaments. Cet approvisionnement se faisait mensuellement. Une camionnette de cinq tonnes se déplaçait en provenance d'Alger. Sa voiture personnelle Land Rover lui permettait de faire la tournée au service médical une fois par semaine pour Tit à 50 km et pour Akabli à 50 km ainsi qu' Aoulef Cheurfa ou Timokten à 10 km. Pour In-Belbel à 120 km, une fois par mois. Pour toutes destinations il n'épargnait pas son service quand les circonstances imposaient une nécessité absolue. Il distribuait des vivres et des habits aux nécessiteux. De temps en temps, les plus démunis recevaient une somme d'argent en aide. Le vaccin contre la rougeole était financé par l'aide que les associations humanitaires suisses lui envoyaient. Quand on en recevait trop, le surplus était offert aux hôpitaux d'Adrar ou d'In-Salah. Après chaque

retour des vacances en Suisse, sa générosité lui fait apporter pour des déshérités des habits ou de l'argent qu'il collectait auprès des habitants bienfaiteurs de sa localité en Suisse et des associations humanitaires non gouvernementales. Quand les circonstances ne lui permettaient pas de venir lui-même, profitant de toute occasion il faisait parvenir à Aoulef par expédition toutes les choses nécessaires ou utiles pour la population déshéritée dans la région.

Cette générosité s'est multipliée par les membres de sa famille qui l'ont suivi, notamment sa sœur Gertrude. Elle consacrait ses congés à accompagner des enfants handicapés pour être soignés en Suisse par l'Association «Terre des hommes» dans les hôpitaux de Lausanne. Elle s'occupait des enfants au départ et les accompagnait au retour. À chaque fois, elle venait avec des valises lourdes remplies de vêtements et des colis de médicaments destinés à l'hôpital d'Aoulef. M. Bittel Markus, marié à la fille du médecin Hersam, Suzanne, ces deux n'étaient pas moins généreux. À chaque venue à Aoulef, ils distribuaient des habits et des aides aux pauvres et plus particulièrement aux enfants handicapés. Je ne peux trouver les mots exacts pour exprimer la valeur de leur qualité. Je me résigne à dire «la famille des anges protecteurs». De nombreux jeunes de moins de dix-sept ans ont eu la chance d'être soignés en Suisse: l'opération cardiaque ou bien le soin des membres déformés. Après son départ définitif, j'ai assuré pendant longtemps la liaison avec l'association pour l'envoi des enfants.

Un lien intime s'est soudé entre sa famille et la mienne. Au retour de mon premier voyage en Suisse, je leur ai montré les photos de ma participation au carnaval, je ne connaissais pas encore sa sœur Gertrude. À son tour en vacances dans son pays, il rend visite à Mme Winterberg. Tous les deux entament une discussion sur ma connaissance. Cette rencontre établit une amitié entre nos trois familles.

À sa dernière année à Aoulef, sa femme se chargeait chez elle d'une petite Aicha Daoud dont la mère a quitté la vie à la suite de l'accouchement difficile à l'hôpital. En partant définitivement, il a laissé cette fille à ma sœur Zohra en lui accordant une pension mensuelle. Ma sœur Zohra aidait le ménage chez lui.

Ces anges se sont laissés bien gravés à jamais dans les cœurs de la population d'Aoulef. Ils sont revenus nous voir à plusieurs reprises et à chaque fois ils étaient accueillis chaleureusement par la population. Quant à Gertrude, elle a fait à maintes fois l'aller-retour entre la Suisse et Aoulef pour accompagner des enfants à être soignés là-bas. Quand elle venait à Aoulef, elle était reçue comme une princesse dans notre foyer où elle se trouvait à l'aise. Suzanne, la fille aînée du Dr. Ehksam et M. Markus Bittel qui était son fiancé à l'époque, sont aussi venus et ont logé chez nous pendant plusieurs semaines. Moi, de ma part, quand je suis allé en Suisse, j'ai été accueilli chez eux comme un roi.

Traitement en France

Les naissances de mes enfants se sont poursuivies. Khédidjà est née le 21 septembre 1970 et Omar le 28 octobre 1971, celui-ci est le dernier et le septième. Au total, quatre filles et trois garçons. Je continuais à assurer la direction de l'école de garçons Ben Badis et je participais de temps à autre aux réunions de l'Assemblée Populaire wilayales à Ouargla. Cette charge supplémentaire me causait beaucoup de déplacements.



Le médecin suisse a constaté que mon fils Aboubekeur n'était pas normal. Il m'a questionné comment était sa naissance. J'ai expliqué : il est né bleu et il est resté longtemps sans pleurer, donc asphyxié. L'accouchement n'était pas sous surveillance de médecin. Le docteur a déduit : si après la

sortie du ventre de la mère l’enfant ne respirait pas, c’est-à-dire le cerveau ne recevait pas d’oxygène pendant plus de trente secondes, le nourrisson risquait d’avoir des troubles dans le futur. Il m’a conseillé d’aller voir un pédiatre à l’hôpital universitaire d’Oran et il m’a remis une lettre d’explication destinée au service intéressé. Le voyage à une très longue distance jusqu’à Oran m’était imposé. À Oran, les médecins professeurs ont jugé que l’enfant, encore à l’âge de neuf ans, pouvait avoir la chance d’être sauvé. Ils ont proposé son hospitalisation dans une maison de rééducation. Celle qui a été choisie était à Nérès-les-Bains près de Montluçon. La sécurité sociale me remboursait des charges médicales en partie dont la prestation était renouvelable chaque six mois.

Le voyage des milliers de km vers la France s’est fait au mois de février 1974 avec le trousseau contenant beaucoup de vêtements. Comme je connais la famille Templier qui habitait à Albertville dans les Hautes-Alpes, je me suis décidé d’aller en premier chez eux. Nous nous sommes rendus d’Aoulef à El-Goléa via In-Salah en piste, et puis à Ghardaïa, Ouargla, et encore une autre fois à Ghardaïa et enfin à Alger. Nous prenons l’avion d’Alger à Marseille. De Marseille à Albertville en train. M. et Mme Templier tous deux aux cœurs angéliques nous ont accueillis bien favorablement. Nous y avons séjourné une semaine entière. Les Templiers et moi, nous nous étions connus en 1967 quand ils étaient venus en véhicule dans le sud avec leurs amis. Ils étaient très nombreux. Comme ils étaient des élèves en vacances d’hiver, je les avais mis en plusieurs groupes, les avais fait loger et visiter aussi la palmeraie, la foggara et les sites touristiques. Mme Templier, tout comme son mari Daniel, bien qu’ils fussent entièrement absorbés par leurs activités scolaires, se sont occupés de nous. Madame a examiné le trousseau. Il manquait quelque sorte de vêtements, mais elle en a complété par les habits de ses enfants. Une fois que tout était prêt et nous ne manquions de rien, nous sommes partis vers Nérès-Les-Bains en train. M. Daniel Templier m’a accompagné à la gare où il m’a donné tous les conseils à suivre jusqu’à Montluçon.

Avant de quitter Ouargla où je me suis rendu à l’Académie pour obtenir l’autorisation d’absence, j’ai rencontré un homme bienfaiteur M. Benrahal, grand entrepreneur de la construction du bâtiment. Cet homme généreux m’a remis une lettre à transmettre à sa belle-mère qui habitait à Montluçon. De la gare nous avons pris le taxi et il nous a déposés juste devant la porte

qui ouvrait sur une rue assez large dans un quartier occupé par des gens vivant à l'aise. J'ai descendu mes valises et frappé à la porte. Une dame de l'air angélique est apparue. Une grande joie a germé dans mon cœur ! Elle a sauté sur l'enfant et embrassé laissant entendre le son de le sucer. Cette vieille dame était espagnole et elle a l'air d'avoir soixante ans au moins. Elle parlait bien français mais elle roulait les « r ». Il semblait qu'elle habitait seule.

Elle nous a accueillis gracieusement. Après un bon moment de repos, je lui ai tendu l'enveloppe. Je ne savais pas ce que la lettre contenait. Elle a ouvert l'enveloppe et a lu.

- Comment vont ma fille, mon beau fils et leurs enfants ? m'a-t-elle demandé.

- Je ne connais pas sa famille.

- Ah ! Vous n'habitez pas Ouargla? Vous ne travaillez pas avec lui ?

- Je l'ai connu à Aoulef où il avait un grand projet de construction de logements, ai-je ajouté. Il m'a raconté qu'il avait des parents en France. Cette fois-ci je me suis rendu à Ouargla pour régler une autorisation administrative, je lui ai demandé son aide. Il m'a remis alors une lettre pour vous.

Elle l'a relu tranquillement une deuxième fois. Une fois terminé, elle a levé la tête et m'a dit : «soyez le bienvenu chez nous». Je me suis dit: «s'il n'y avait que des gens au cœur angélique comme elle dans le monde, il n'y aurait jamais de discordes ni de guerres. Après le déjeuner, elle nous a installés dans une chambre à deux lits.

- C'est la chambre de mes petits-enfants, a-t-elle dit. Quand ils étaient là, le bonheur remplit la maison. Maintenant ils ne reviennent qu'une fois par an pour passer les grandes vacances scolaires. Votre venue avec un enfant m'a fait penser à eux. La bonté sincère faisait de cette femme un ange.

Le lendemain matin de bonne heure, nous avons quitté cette noble femme et pris un taxi à destination de Nérès-les-Bains. Cette localité se trouvait à 10 km au moins. On nous a bien accueillis. La conseillère pédagogique, une belle jeune fille, gracieuse et élégante, de grande taille, m'a fait visiter l'établissement. Puis, elle m'a présenté au médecin dans son bureau. Après avoir consulté le dossier établi par l'hôpital universitaire d'Oran, le médecin a examiné minutieusement l'enfant. Un accord a été

conclu entre l'administration et moi par lequel je reviendai voir l'enfant tous les six mois. Un bulletin médical serait envoyé à la famille à Aoulef chaque mois. Avant de quitter l'hôpital laissant mon fils, je l'ai pris en photo devant l'entrée principale. La gentille surveillante m'a ramené en voiture à destination de Montluçon.

Je suis revenu vers midi chez la belle-mère de M. Benrahal. A quelques pas de la porte de la maison du Bon Dieu, une vieille dame a glissé et a failli tomber sur le trottoir. Je me suis mis à courir vers elle instinctivement, j'ai sauté sur elle comme un oiseau chasseur sur son gibier et je l'ai prise par le bras. Je l'ai remise debout sur ses pieds. Elle tenait sa canne à sa main droite. Je l'ai aidée à traverser la rue en lui donnant mon bras sous le sien.

- Est-ce que vous vous sentez bien ?

- Oui, m'a-t-elle répondu. Vous pouvez vous en aller.

Elle m'a remercié. Je l'ai quitté. Elle a dû me suivre de l'œil jusqu'à ce que je sois entré dans la maison. Comme la veille, la belle-mère m'a reçu avec un beau sourire en levant les bras.

- Comment s'est-il passé ? m'a-t-elle demandé.

- Bien !

- Cela ne m'étonne pas, a-t-elle ajouté. J'ai constaté cela tout de suite. Tu n'as dû avoir aucune difficulté car tu avais l'air content.

Déjà elle me tutoyait mais j'hésitais. Je la respectais toujours.

- Je vais faire des courses. Toi, sois à l'aise comme chez toi.

Elle est sortie avec un couffin à la main. Trente minutes plus tard, elle est rentrée souriante.

- Salut docteur ! m'a-t-elle dit.

Je l'ai regardée, intrigué car je ne savais pas quoi répondre.

- J'ai rencontré la voisine en chemin, a-t-elle continué. Elle m'a raconté qu'elle était tombée mais elle a été sauvée par un docteur noir qui est entré ensuite chez moi.

Moi, je me suis douté pourquoi elle m'avait pris pour un docteur ?

- Récemment dans notre société, le cœur des gens devient dur. Elle a vu que tu étais le seul à venir à son secours. Alors, elle t'a pris pour un médecin.